

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

151-152

treizième année

juillet-août 1966

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 3,50 F		

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1966 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1966. N° 405 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

TREIZIÈME ANNÉE — JUILLET-AOUT 1966

SOMMAIRE

L'homophilie est-elle un humanisme? par MARC DANIEL	333
In Memoriam, par ROGER FOUCHER	347
Idylle atlantique, par RAPHAËLLE SORIANA	355
Projection, poème de MICHEL CANADA	361
La cigarette, par DEMIS	362

LIVRES :

<i>L'anarchisme</i> , de Daniel GUÉRIN	368
<i>Deux cavaliers de l'orage</i> , de Jean GIONO	369
<i>A propos de trois romans</i>	371
<i>Va jouer avec cette poussière</i> , d'Henry de MONTHERLANT	373

THÉÂTRE :

<i>Les Paravents</i> , de Jean GENET	376
--	-----

Arcadie invite ses lecteurs à participer au concours de la meilleure pièce de théâtre homophile inédite.

- 1) Le sujet doit être intégralement homophile.
- 2) L'ouvrage doit composer un spectacle intégral (pas de pièce en un acte, « lever de rideau »).
- 3) Il doit comporter au maximum six personnages, et deux décors.
- 4) Il n'est pas nécessaire d'être abonné à la revue *Arcadie* pour y participer.
- 5) Le manuscrit, en langue française, devra être dactylographié et envoyé en triple exemplaires.
- 6) Les textes devront être envoyés sous pli recommandé à *Arcadie* avant le 1^{er} mars 1967.
- 7) Ils porteront comme nom d'auteur un pseudonyme. Une enveloppe cachetée sera jointe à l'envoi et contiendra le *nom* et l'*adresse* de l'auteur.
- 8) La pièce retenue par le Comité de lecture formé des principaux collaborateurs d'*Arcadie* sera montée par *Arcadie*.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à la Direction d'*Arcadie*.

L'HOMOPHILIE EST-ELLE UN HUMANISME ?

par MARC DANIEL.

Le titre de cet essai paraîtra sans doute ambitieux. Mais l'homophile est condamné à l'être.

Notre temps, sans doute parce qu'il découvre avec angoisse les abîmes vers lesquels le mène une science aux exigences dévorantes, erre désespérément à la recherche d'un humanisme : entendons par là une conception du monde qui, mettant l'homme à sa juste place dans l'univers — la première — lui permette de s'accomplir pleinement, en toutes ses dimensions, sans rien renier de ses virtualités et de telle façon que la vie de chaque être en soit à la fois plus heureuse et plus belle.

Un monde où seraient parfaitement équilibrés l'action et la pensée, la lucidité et l'enthousiasme, l'ordre et la justice, serait, au plein sens du terme, un monde *humain*; c'est l'honneur de la condition d'homme que d'en avoir conscience, même si la réalité est le plus souvent fort éloignée de cet idéal.

Tout le monde se croit aujourd'hui, ou se prétend, humaniste — c'est la mode — : les chrétiens, bien sûr, qui reviennent pourtant de loin (« Je suis oiseau, voyez mes ailes; je suis souris, vivent les rats! »), les marxistes, les existentialistes, les professeurs à la Sorbonne, les architectes des grands ensembles, les médecins, les colonels, les préfets de police. Alors, pourquoi pas les homophiles?

Evidemment, l'homophilie n'est pas une doctrine. Ni une croyance; ni même un « mode de vie », comme le prétendent à tout bout de champ les sociologues de Café du Commerce et les journalistes de *Candide*, qui ne savent pas de quoi ils parlent. Les homophiles ne sont pas plus semblables entre eux que les amateurs de femmes. Disons simplement qu'ils ont en commun un certain goût, qui

leur pose, dans leurs rapports avec la société, des problèmes spécifiques. L'homophilie est une carte distribuée à certains êtres humains dans la donne du destin. Mais cette carte sera-t-elle un atout, ou une dame de pique? toute la question est là.

Que l'homophilie constitue, pour ceux qui sont marqués de son sceau, une source de difficultés et, parfois, de drames, nul ne songera à en disconvenir. Ni, non plus, qu'elle brouille souvent le jeu de l'existence au point d'en fausser irrémédiablement la partie. Mais je prétends, et j'affirme, qu'il n'en est pas toujours ainsi, et qu'au contraire l'homophilie peut ouvrir, pour ceux qui savent faire preuve à son égard de courage et de lucidité, une étrange avenue vers l'humanisme.

**

Prenons, dès l'abord, cette banale constatation de la division de l'humanité, non pas en trois races ni en cent nations, mais, tout simplement, en deux sexes. Certes, c'est une affaire entendue : tout être participe à la fois du masculin et du féminin; les hormones, les gènes, ce n'est pas la peine d'y revenir, tout le monde connaît cela. Mais enfin, scientifique ou non, la distinction des sexes constitue un des cadres de toute la pensée et de toute l'activité humaines. Distinction est même peu dire; opposition serait plus exact :

*... Se jetant enfin un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.*

Or, depuis l'origine, les hommes ont rêvé d'un état de bisexualité parfaite, attribut de la divinité, où seraient unis les caractères, réputés contradictoires, des deux sexes. Toutes les mythologies et toutes les religions sont plus ou moins imprégnées de cette vision. Rien d'étonnant donc que les homophiles trouvent dans l'ambiguïté fondamentale de leur sensibilité, une richesse qui leur est propre. Ils sont les frontaliers du sexe : comme tous les frontaliers, ils sont bien placés pour participer à la fois des deux cultures. Hommes par leur énergie et leur esprit constructif, il leur est donné d'être femmes par l'intuition et la réceptivité; leur nature fait d'eux à la fois celui qui donne et celui qui reçoit, celui qui prend et celui qui est pris, chasseur et gibier, force et douceur.

Il est vrai que les mêmes causes peuvent réunir en eux, non plus les éléments positifs des deux sexes, mais leurs éléments négatifs : mélange, alors, de brutalité et de bavardage,

dage, égoïsme masculin superposé à la frivolité féminine... Encore une fois, la carte « homophilie » dans le jeu d'une existence humaine peut être jouée à bon ou à mauvais escient. L'issue de la partie en dépend; de toute façon, l'enjeu en vaut la peine.

**

Quel qu'il soit, où que le destin l'ait placé, l'homophile est confronté, à un moment donné de sa vie, à des réalités que la plupart des autres hommes peuvent fort bien ignorer toujours.

Le fait d'aimer les personnes de son propre sexe n'a, en soi, rien d'extraordinaire ni d'anormal. De telles amours sont la chose du monde la plus naturelle et la plus universelle. Mais un amalgame corrosif de préjugés, de sottise, d'hypocrisie et de paresse intellectuelle fait que cette vérité toute simple, et évidente, est communément ignorée, ou niée, dans le monde où nous vivons.

Dès lors, donc, que l'homophile prend conscience de ce qu'il est — dès lors que, paysan ou étudiant, ouvrier ou bourgeois, il s'aperçoit que son instinct le porte vers son semblable de préférence au sexe opposé — la constatation s'impose à ses yeux que l'opinion publique a tort sur ce point. Au début, s'il est courageux, ou naïf, il tentera peut-être de persuader les autres de leur erreur. Leur réaction aura tôt fait de lui faire rentrer ses cornes.

Pour la plupart des hommes, la remise en question des idées acquises est le fruit d'une longue expérience — fruit cueilli tard, ou jamais. Pour l'homophile, elle est aussi précoce, aussi naturelle, aussi inéluctable que la découverte même de l'amour.

Or, tout humanisme passe nécessairement par elle. « Ne rien admettre pour vrai qui n'ait été auparavant démontré pour tel », dit Descartes. Sans ce tri des idées au crible de la critique, aucun progrès moral ni intellectuel n'est possible, aucun passage du plan des apparences à celui des réalités. Ceux que leur nature sexuelle met en conflit intrinsèque avec l'opinion commune sont, en quelque sorte, portés d'emblée à mi-chemin de cette indispensable conquête.

Une fois entamé ce processus de démythification de la société, pourquoi l'homophile s'arrêterait-il avant d'en arriver aux ultimes conclusions? Pas par timidité, en tout cas. Il lui faut plus d'énergie pour vivre sa vie de chaque jour que les autres hommes ne peuvent le soupçonner. Le

simple fait de dire « je t'aime » à un être du même sexe exige de lui un courage et une lucidité rares, puisque cet amour est couvert de l'opprobre général.

Etrange école pour le sens critique, que cette certitude d'éprouver un sentiment naturel alors que les lois et les religions affirment le contraire! Le risque, il est vrai, est grand de tomber dans le scepticisme desséchant, voire dans le cynisme. Certains homophiles ne l'évitent pas. Ils ont des excuses; mais ce n'est pas une raison pour les imiter. En même temps qu'il apprend, par la force des choses, à juger les opinions humaines à leur valeur, l'homophile doit savoir aussi reconnaître le côté ensoleillé du monde. Cette même particularité de son instinct sexuel qui lui fait découvrir la relativité des idées reçues, lui révèle la grande infirmité de la nature humaine. La pitié et l'amour des hommes, bases de tout humanisme, ne peuvent prendre leur source que là. Si l'homophile excelle à discerner les visages sous les masques, il a, par là même, le don de voir les traces de larmes sous l'éclat trompeur des rires, la secrète fêlure des cœurs et des âmes sous l'apparence des corps, même triomphants.

Habitué à souffrir en silence, il sait reconnaître chez les autres les signes de cette même souffrance. Ses amours clandestines lui enseignent que les sentiments les plus profonds sont souvent ceux qui s'extériorisent le moins. Si tout cela ne lui fait pas ouvrir sur le monde un œil fraternel, ne lui met pas au cœur une immense tendresse pour les autres hommes, c'est qu'il aura gaspillé le don que la nature lui a fait en le créant ce qu'il est.

Tout homme a le droit d'être considéré par nous comme notre égal en dignité, même — et surtout — si l'instinct sexuel joue un rôle prépondérant dans l'intérêt qu'il nous inspire. Une feinte sympathie sert trop souvent aux homophiles d'alibi pour ce qui n'est qu'un désir égoïste, et masque une profonde indifférence, sinon même un mépris invoué ou une hostilité fondamentale. Or, quel qu'il soit, le « partenaire » — brève rencontre ou ami de cœur — est notre frère en humanité. Que l'amour, au sens plein du terme, ait ou non sa place dans nos relations avec lui, le respect mutuel s'impose : c'est une loi de nature. Peut-être n'outrepasse-je pas les limites de la vérité en suggérant que l'homophilie en facilite les exigences : je n'en veux pour preuve que le puissant élément de rapprochement entre races et milieux sociaux différents qu'elle cons-

titue, et dont les observateurs les plus divers ont fait maintes fois, depuis Proust, la remarque.

**

Exclu du schéma moral de la société où il vit, l'homophile ne saurait, dès lors, s'identifier à un ordre préfabriqué quelconque. La bonne conscience béate de celui à qui jamais ne s'est imposée la confrontation avec soi-même lui est interdite. Il sera peut-être Socrate malheureux, jamais un ilote satisfait. Famille, société, famille, religion, sont pour lui, par la force des choses, incessamment remis en question : il est condamné à toujours se chercher plus loin. Le conformisme, l'adhésion paresseuse aux idées reçues, sont pour lui synonymes de ce qui l'a fait le plus souffrir : ce sont ses ennemis au premier chef.

Ce n'est pas, d'ailleurs, se montrer médisant que de reconnaître que souvent la nature même de l'homophile le prédispose en quelque sorte à ce mouvement perpétuel. Bon gré mal gré, il est habitué à mentir dès son jeune âge. Ne lui en faisons pas grief, il n'y peut rien. Il lui a fallu taire ses premiers émois, transposer ses désirs, masquer ses goûts : rien d'étonnant s'il y contracte une certaine habileté au jeu du comédien. Bien des acteurs ne dépensent pas, dans toute leur carrière, autant d'art que maint homophile, d'instinct, pour feindre, aux yeux de sa famille et de ses amis, des sentiments qu'il n'éprouve pas et pour dissimuler ceux qu'il éprouve. Un tel apprentissage l'aidera, le moment venu, à éviter de se figer dans une attitude, de se scléroser comme il arrive si souvent aux hommes passés l'adolescence. S'il est des êtres auxquels les mots « ondoyant et divers » s'appliquent par excellence, c'est bien aux homophiles. Et cela, aussi, est une des voies d'accès de l'humanisme.

**

Mais toute liberté suppose un ordre fondamental. De toutes les tentations auxquelles sa nature particulière expose l'homophile, aucune n'est plus dangereuse que celle de l'anarchie. Convaincu, par la force des choses, du caractère artificiel, absurde et souvent haïssable de l'ordre construit ou accepté par la plupart des hommes, il n'est que trop compréhensible qu'il puisse avoir tendance à étendre son refus à toute espèce d'ordre, quelle qu'elle soit. Jean Cocteau, qui était orfèvre, a exprimé cela à merveille : « Un rigoureux équilibre est indispensable si l'on repousse

l'équilibre conventionnel ». La liberté de chacun expire où commence celle des autres. Seule une discipline rigide peut éviter que, du conflit des libertés individuelles, ne résulte un chaos où elles s'engloutiraient toutes.

De cela, l'homophile est plus conscient que personne. Sa nature le contraint à vivre sans la protection qu'offrent aux autres les cadres légaux de la société. Ni mariage, ni statut officiel : la clandestinité de ses amours entraîne la fragilité, et facilite leur chute vers les abîmes. Entre l'aspect noble de ses penchants et leur face obscure ne s'interposent pas les barrières traditionnelles du qu'en dirait-on, des convenances, des coutumes. Puisque, de toute façon, une partie essentielle de son existence se déroule dans l'ombre, il lui faut une force de volonté particulièrement méritoire pour éviter que cette ombre ne devienne nuit.

Les démons de l'homophile sont peut-être plus insidieux que ceux de l'homme dont la vie est structurée par ces grandes institutions que sont la famille, le mariage, la paternité. Ils sont, en tout cas, plus exigeants. D'être si fort comprimés, les instincts homosexuels en deviennent plus explosifs, comme la vapeur accumulée dans une chaudière. Ils recèlent en eux de redoutables périls : l'appel d'en bas se fait tragiquement entendre à l'homophile dans ses moments de lassitude et de désespoir. La société lui refuse une place en son sein : comment, dès lors, ne serait-il pas tenté, aux heures sombres, de refuser à son tour tout frein, et de se laisser glisser jusqu'aux ultimes déchéances ? elles ne lui sont que trop accessibles, en ce monde sordide et dangereux où l'amène parfois l'assouvissement de son désir.

Certains, il faut bien le dire, ne résistent pas, et coulent à pic. Tragiques caricatures d'êtres humains, épaves gesticulantes et agressives, symboles d'avilissement dans lesquels tout homophile reconnaît, avec une secrète épouvante, le reflet d'une certaine face de lui-même.

Mais de telles défaites sont, heureusement, rares. La plupart des homophiles réussissent, à force d'énergie et de violence exercées sur eux-mêmes, à garder intacte leur dignité d'hommes. D'être sortis vainqueurs d'une lutte aussi redoutable leur confère, je crois, une stature morale assez exceptionnelle. Comme le dit — si j'ose le citer — un personnage de *Celui qui donne sa vie* : « Pour ceux qui n'éprouvent que des attirances communes, la victoire n'est peut-être pas aussi difficile, mais elle ne les mènera pas aussi haut ». Une telle conquête de soi est, à mon sens, une des

conditions primordiales de l'humanisme : là encore, l'homophilie, par ses exigences propres et la violence du combat quotidien qu'elle impose facilite cet épanouissement.

*
**

J'ai fait allusion plus haut à la religion. L'homophile peut, certes, adhérer à telle croyance qui lui convient, ou à aucune : question de formation, de tempérament, de hasard le plus souvent. Mais une chose au moins lui est impossible, s'il est chrétien, et c'est précisément la seule qu'aucun Dieu, quel qu'il soit, ne saurait admettre : le calme sans problème du « bien-pensant ». Les Eglises avec leur condamnation implicite ou explicite du sexe « contre-nature », étayée par dix-neuf siècles de dogme et de tradition, se refusent à servir d'intermédiaire entre l'homophile et Dieu (Le silence des évêques après la lettre ouverte d'André Baudry, l'an dernier, n'est qu'une preuve, entre mille, de ce refus qui n'est pas propre au catholicisme). Celui que son cœur et sa chair poussent vers l'amour interdit est donc contraint à aborder son Maître face à face : dialogue où il n'est plus question de ces tricheries, de ces faux-fuyants, si commodes quand on s'abrite derrière l'alibi des formules toutes faites, des liturgies et des rites traditionnels. Loin d'en vouloir aux Eglises parce qu'elles le rejettent, l'homophile doit leur en savoir gré et s'en féliciter : c'est grâce à cela qu'il est plus proche de Dieu que le chrétien du dimanche. Et je ne crois pas me tromper en disant que la seule forme de relation entre l'homme et Dieu qui soit compatible avec l'humanisme est celle-là.

*
**

La même logique interne contraint l'homophile à adhérer, d'emblée, avec enthousiasme, à tout progrès intellectuel. Depuis deux cents ans — soyons généreux ! — le dégagement progressif de la liberté sexuelle de sa gangue théodosienne ne s'obtient, dans l'Occident chrétien, que par l'action courageuse des esprits libres. A l'inverse, tout ce qui, dans la société, s'oppose au progrès, toutes les forces de la censure, du conservatisme, de la réaction, qu'il s'agisse du domaine politique, artistique, littéraire, ont partie liée avec ceux qui, hier, condamnaient Oscar Wilde, et qui, aujourd'hui, se cramponnent aux lois les plus désuètes et les plus restrictives, en Angleterre, en Amérique et ailleurs.

Il n'est pas permis à l'homophile, sous peine de se renier lui-même, de tourner le dos à l'évolution des choses et de se réfugier dans l'immobilisme paresseux des êtres sans problèmes. Pour lui, comme pour tous ses semblables, le soleil se lève devant, non derrière.

S'il va jusqu'au bout de sa propre logique, il poussera plus loin encore cette attitude. Souffrant, dans son esprit sinon toujours dans sa chair, d'une injustice fondamentale, il sera plus sensible que les autres hommes au scandale de l'injustice. L'iniquité n'est pas divisible. Elle constitue un tout, et quiconque a entrepris de la combattre sous un de ses aspects la retrouve sans cesse désormais face à lui, renaissante et diverse comme le démon du conte musulman, tantôt eau, tantôt nuage. Je ne conçois pas, pour ma part, qu'un homophile puisse ne pas être touché au vif par l'injustice, quelque visage qu'elle prenne, et qu'il ne consacre pas à lutter contre elle tout ce que la nature, ou Dieu, a mis en lui de force. Celui qui se résigne par lâcheté, ou paresse, ou inconscience, ou trahison délibérée, ne mérite pas que son sort soit amélioré. Il n'est pas digne de l'honneur qui lui est fait d'être différent du troupeau des autres hommes.

J'ai bien écrit : l'honneur. Car enfin — on reconnaîtra ici un des thèmes favoris de Pierre Nédra, grand humaniste en *Arcadie* — est-il rien de plus méprisablement humiliant que de se vouloir à tout prix « semblable aux autres » ? C'est précisément cette unicité essentielle de chaque être humain, irréductible à toute espèce de commun dénominateur, qui distingue l'homme pensant de la bête brute. N'être pas « comme tout le monde » devrait constituer, pour un homme conscient de son humanité, non une honte, mais une ambition suprême. Personne plus que l'homophile n'a de chances d'y parvenir. L'homophilie n'apporterait-elle rien d'autre à la société que, pour cela seulement, elle mériterait d'être respectée.

Honorer, dans les autres hommes, cette même originalité que nous nous efforçons de préserver et de développer en nous, ce n'est pas toujours, je le sais bien, chose aisée. Dans ce domaine, les principes sont une chose, le comportement quotidien en est une autre. La tolérance est une vertu très noble à prôner, très honorable à proclamer, très épineuse à pratiquer. Devant telle ou telle manifestation qui choque nos goûts, ou nos préjugés (car nous en avons, certes, comme tout un chacun), notre première réaction, il faut l'avouer, est souvent de critique et de refus. C'est

notre devoir de surmonter cette répugnance, et de nous demander : au nom de quoi condamnerais-je ceci ? ériger mes opinions en règle pour les autres, ne serait-ce pas précisément commettre l'abus dont je souffre en tant qu'homophile ? Seuls méritent notre haine ceux qui cherchent à empiéter sur notre liberté, ou sur celle des autres. En dehors de là, les non-conformismes, de tout acabit, les extravagances mêmes, tant qu'elles sont inoffensives, ont droit à notre respect, comme nous avons droit à celui des êtres à qui notre façon d'aimer est étrangère.

J'ajoute que cette tolérance doit, en toute logique, s'exercer aussi — et d'abord — au sein du « monde » homophile lui-même : ce n'est pas là qu'elle est le plus facile : mes lecteurs me comprendront à demi-mot. Mais on conviendra que ce ne serait pas la peine pour les homophiles de réclamer la compréhension des autres hommes, s'ils ne commençaient pas par pratiquer cette vertu entre eux.

*
**

Il est encore un point sur lequel l'homophile constitue une ouverture vers l'humanisme, et c'est un point essentiel, puisqu'il s'agit de la recherche du bonheur.

Plus que personne, l'homophile est adonné à cette quête. Il y consacre une part primordiale de son activité, pour la raison que les images banales du bonheur lui sont interdites. Le foyer calme avec la femme aimante et les chères têtes blondes constituent pour lui, en règle générale, un monde aussi inaccessible — et aussi étranger, il faut bien le dire — que l'idéal mystique de Thérèse d'Avila pour le philosophe athée.

Il n'y a pas « une » solution homophile au problème du bonheur. Chaque homophile doit le résoudre pour lui-même. Certains y réussissent, quelques-uns de façon éclatante, d'autres y échouent. Mais combien d'hommes, parmi ceux qui ont les goûts sexuels de la majorité, passent avec succès cet examen ? De toute façon, la réussite ou l'échec est son œuvre propre. Pour l'homophile, le bonheur ne peut pas être un prêt-à-porter.

Un des écueils majeurs sur lesquels ont sombré tant de philosophies depuis l'invention du christianisme lui est, en tout cas, épargné : le mépris, ou l'ignorance, de l'importance du sexe pour l'être humain. Le sexe occupe dans la vie de l'homophile une place, parfois exagérée, en tout cas essentielle ; et il est bon qu'il en soit ainsi, car d'un équi-

libre satisfaisant de la vie sexuelle dépendent, en définitive, pour une large part, les chances d'atteindre le bonheur.

Malheureusement, il faut reconnaître que cet équilibre est plus difficilement accessible à l'homophile qu'à la majorité des autres hommes : trop d'obstacles, dans notre société, s'opposent à ce qu'une vie fondée sur l'amour homosexuel s'épanouisse pleinement. La qualité du bonheur qu'atteignent les plus courageux d'entre nous n'en est que plus rare, car elle est le fruit d'une conquête patiente et lucide, et se trouve par là-même, assurée d'une solidité exceptionnelle.

A condition, toutefois, que soit conjuré un des maléfices auxquels les homophiles succombent le plus volontiers : je veux parler du culte superstitieux de la « jeunesse ».

Certes, tôt ou tard, le bonheur de tout homme se joue sur la façon dont il répond au défi que lui lance la fuite du temps. Les homophiles sont, plus que d'autres, sensibles à ce drame. Comme Anna de Noailles, trop d'entre eux peuvent s'écrier, au seuil de l'âge mûr :

Ah, jeunesse, qu'un jour vous ne soyez plus là!

... quelle chose,

Pour ceux qui n'ont jamais désiré que cela!

Il n'est pas sans signification que l'écrivain qui a le plus profondément et le plus pathétiquement erré « à la recherche du Temps perdu » ait été un homophile. On comprend que certains psychiatres aient pu parler, à propos de l'homosexualité, de « régression » ou de « fixation infantile ». Se cramponner à la jeunesse — la sienne, ou celle de ses partenaires — constitue, dans bien des cas, pour l'homophile, un moyen désespéré de nier la réalité d'un monde extérieur hostile. Une telle réaction est fréquente également chez les femmes, pour les mêmes raisons. Il est bien vrai que, pour elles comme lui, la vieillesse constitue souvent un ensevelissement atroce. L'angoisse de vieillir n'est réellement absente de l'âme d'aucun homophile. Elle a un aspect destructeur dans la mesure où elle incite certains à des excès de toute sorte, pour reculer l'échéance fatale ou feindre de l'ignorer; mais elle a également des aspects positifs, en amenant les plus nombreux à vivre toute leur existence dans la perspective de l'inéluctable terme et à la construire en conséquence.

*

**

C'est volontairement que je ne parle pas ici de la « solitude », ce fantôme qui hante les jours et les nuits de tant

d'homophiles et constitue, à en croire certains, l'obstacle majeur sur lequel se brisent les efforts de nos semblables dans la quête au bonheur.

C'est là, en effet, un faux problème. D'abord, parce que la solitude n'est en aucune façon le privilège des homophiles : le fait même d'avoir été mariés et pères de famille ne préserve pas la plupart des hommes de vieillir seuls. Ensuite, parce que beaucoup d'entre nous réussissent parfaitement à unir leur vie à celle d'un être qui est pour eux, selon le mot du philosophe grec, « à la fois frère, ami, amant, et plus que tout cela encore : un autre soi-même ». Enfin, parce que la solitude, pourvu qu'elle soit acceptée et assumée virilement, peut fort bien être un facteur positif dans une vie humaine : le fait que beaucoup des plus grands hommes de l'histoire aient été célibataires le prouve surabondamment.

En réalité, la plupart de ceux qui se plaignent de leur isolement en sont eux-mêmes responsables. Une certaine attitude de lâcheté sentimentale, d'égoïsme, de manque de lucidité, en sont la cause la plus ordinaire. Il est trop facile d'incriminer ici l'homophilie, qui n'y est pour rien : ayons au moins la franchise de ne pas le prendre pour alibi de nos infirmités morales.

**

On a remarqué à combien de reprises, au cours de cet essai, j'ai fait allusion au double aspect de l'homophilie en tant que composante de l'être moral : source, à la fois, d'enrichissement et de libération, ou d'avilissement et de stérilité, selon les cas. C'est que, tel le génie du conte oriental, sa valeur dépend de l'usage qui est fait d'elle : trésor pour les uns, calamité pour les autres. Pas plus que les autres hommes, l'homophile n'est dispensé d'avoir à se construire lui-même, à grand peine et grand effort. J'ai tenté de montrer que sa particularité sexuelle peut l'y aider. Elle peut également le paralyser, comme l'électricité qui, maniée avec habileté, est source d'énergie et de lumière; mal maîtrisée, elle foudroie et tue.

Chacun des aspects de l'homophilie que nous avons relevés jusqu'à présent comme susceptibles de mener vers l'humanisme présente un revers. Chacun d'entre eux peut, au lieu d'un épanouissement moral, entraîner une mutilation. Il ne serait pas honnête de n'en pas tracer ici rapidement le tableau clinique. Or, à quoi l'homophilie nous servi-

rait-elle, si elle ne nous enseignait au moins l'honnêteté vis-à-vis de nous-mêmes?

Le fait de se trouver en marge des cadres traditionnels de la société où il vit peut, nous l'avons vu, faire du non-conformiste en amour un être libre au sens le plus élevé du terme. Il risque aussi de provoquer, chez les plus faibles, un repliement sur soi-même d'une désolante sécheresse. La manie de la persécution, l'amertume savourée pour elle-même, qui sont des traits caractéristiques de certains homophiles, ont la même origine que la sereine victoire de beaucoup d'autres sur les préjugés. Mais cette victoire elle-même peut entraîner trop loin : elle peut se transformer en cynisme, en scepticisme systématique, voire en goût de la provocation et de l'anarchie. En un sens, le travesti ou l'efféminé piaillant peuvent être considérés comme des êtres qui sont allés jusqu'au bout du refus de l'hypocrisie sociale. A l'inverse, chez d'autres, le besoin légitime de rester insérés dans la société risque de dégénérer en dissimulation et en goût délibéré du mensonge, acide et mesquine revanche sur une opinion publique ignorante — ce que Philippe Jullian appelle si joliment « les joies modestes de l'hypocrisie ». De tels écueils bordent de tous côtés le chemin de l'homophile.

Un danger plus subtil et plus grave dérive pour ce dernier du sentiment même qu'il a d'être un « minoritaire de l'amour ». Comme tous les minoritaires, la tentation se présente à lui de s'organiser avec ses semblables en une parodie de société, de former un « groupe », qui dégénère vite en chapelle, puis en ghetto. J'ai eu déjà (1) l'occasion d'attirer l'attention des lecteurs d'*Arcadie* sur ce péril, qui semble particulièrement menaçant aux Etats-Unis, où l'habitude de penser en termes de minorités raciales ou culturelles a conduit certains leaders homophiles à adopter des positions des plus aventurées. Une telle attitude est, à mon sens, diamétralement opposée à celle de l'humanisme. L'homophile doit tendre, non pas à s'isoler des autres hommes, mais au contraire à s'insérer parmi eux, ou à s'y réinsérer. C'est là un des points sur lesquels la vigilance la plus ombrageuse est requise de nous si nous voulons éviter que l'homophilie ne soit définitivement reléguée en marge de la société.

J'ose à peine faire allusion à un autre défaut, si sot qu'il semble indigne d'être signalé ici : mais j'ai choisi

(1) *Arcadie*, n° 129, septembre 1964.

d'être entièrement sincère. Je veux parler de ce naïf orgueil « revanchard » de certains homophiles, intellectuellement sous-développés (cela existe aussi!), qui consiste à affirmer en toute circonstance la supériorité des homosexuels sur les autres hommes, et à apposer cette étiquette sur tous les noms célèbres du passé et du présent. C'est un travers absurde, irritant, et du reste inoffensif dans la mesure même de son évident ridicule.

Par contre, le même esprit inspire parfois une attitude plus dangereuse, celle d'un anti-féminisme agressif, d'autant plus détestable qu'il s'appuie en général sur des arguments exactement identiques à ceux dont use l'opinion publique pour condamner les homophiles eux-mêmes. Georges Portal, qui fut naguère, me dit-on, l'un des auteurs favoris des homophiles français, a écrit cette phrase qui, pour moi, représente la honte d'*Arcadie* où elle fut, hélas, imprimée (voici bien longtemps, il est vrai) : « Pendant un moment, nous fîmes chorus et daubâmes sur le sexe faible... Aucun doute, Jacques était de ma race, le misogynne exclusivement mâle, l'échantillon le plus rare de l'homosexualité ». Heureux encore qu'il reconnaisse qu'une telle haine des femmes est rare chez les homophiles ! En vertu de quoi, après cette affirmation de mépris et d'hostilité envers la moitié de l'humanité (moitié qui, entre parenthèses, comprend sa mère et ses sœurs), ce monsieur peut-il exiger la compréhension et le respect pour ses propres goûts ? Passons sur ces misères, mais sachons qu'elles existent, ne serait-ce que pour les haïr.

**

J'en arrive à la conclusion de ce trop long essai. *Claudite jam rivos, pueri : sat prata biberunt.*

Loin de moi la pensée que l'humanisme soit réservé aux homophiles ! Je crois simplement que l'homophilie met dans la main de ses adeptes des clés qui, utilisées à bon escient, ouvrent quelques-unes des portes qui y mènent.

Encore ne faut-il pas les refuser. Or, chacun est libre, étant homophile, d'accepter ou de nier sa propre nature. Pour un homophile qui a conscience d'être ce qu'il est, on en rencontre hélas, dix qui ont choisi, volontairement ou non, la mutilation et la politique de l'autruche.

Ne soyons pas trop sévères à leur égard : leur formation familiale, religieuse et intellectuelle est souvent responsable de cette auto-destruction. Lorsqu'elle est délibérée, elle

peut ne pas être dépourvue d'une certaine grandeur négative. Le combat qui consiste à se refuser soi-même tout au long d'une vie à quelque chose de fascinant, même si l'on sait qu'il est absurde et contre-nature. Reste à savoir s'il peut mener quelque part. Je suis persuadé, quant à moi, qu'il n'en est rien, sauf peut-être dans un nombre très restreint de cas exceptionnels. L'héroïsme n'est pas plus le lot de l'humanité dans son ensemble que la sainteté n'est celui du christianisme moyen. Or, pour que le refus de l'homophilie par un homophile le conduise à un dépassement de lui-même, il lui faut de l'héroïsme — et je pèse mes termes. À son défaut, il n'y trouvera que refoulement, amertume et désespoir.

Le malheur, la souffrance, ne sont nullement des conditions essentielles de la sagesse, comme voudrait le faire croire le christianisme. Disons qu'ils ne sont pas incompatibles avec elle, et c'est déjà beaucoup.

Mais la conquête du bonheur exige du courage. Il est tentant, pour certains, de renoncer à la lutte sous prétexte que l'homophile est voué au malheur. Soyons certains qu'ils n'auraient pas davantage d'énergie si leur penchant sexuel était autre. En réalité, la vocation de « victimes » que se reconnaissent certains d'entre nous n'est que l'alibi de leur démission devant les exigences de leur condition d'homme. Il est permis de les plaindre, non d'être leurs dupes.

Dans la mesure même où sa nature lui rend impossible l'adhésion pure et simple aux schémas de la société, l'homophile est contraint de se frayer, à la sueur de son âme, son chemin vers la lumière. C'est dans ce combat que résident à la fois la grandeur et la servitude de l'homophilie. C'est par lui qu'elle débouche, au sens le plus plein du terme, sur l'humanisme.

MARC DANIEL.

IN MEMORIAM

par ROGER FOUCHER.

Il m'est impossible d'évoquer la mémoire de mon ami Gilles, mort à vingt-quatre ans sans ressentir une poignante tristesse voisine du remords. Je n'écris pas chagrin car le chagrin est une peau malléable. C'est aussi un sentiment trop violent pour se maintenir en permanence dans toute son intensité, un peu le pôle opposé du coup de foudre en amour. Il se rappelle à nous dans certaines circonstances comme un rhumatisme aigu de l'âme tandis que la tristesse est un mal lancinant, parfois insoutenable, un feu continu qui nous dévore et qu'il nous faut bien supporter faute de remèdes efficaces. J'ai connu Gilles près de Paris, sur les quais de la Seine où je promenais, telle un chien en laisse, la lassitude inquiète d'un soir d'été accablant.

Gilles m'apparut comme un météore zigzaguant dans le noir. Habillé de clair, casqué de paille, des yeux d'un bleu trouble, le regard à la fois fixe et absent. Il était au bord de l'inverse et me prit à témoin de son gentil délire :

— Ils m'ont fait boire... Pourquoi? Dites-moi, Monsieur, pourquoi?... Je ne bois jamais... Ils m'ont fait boire... Qu'est-ce que je vais devenir maintenant?

Il pleurnichait, reniflait bruyamment. Ses propos décousus, à mi-chemin entre l'angoisse et l'incohérence, donnaient à sa faute un caractère tragique très exagéré.

Je pris cependant sa détresse au sérieux, comprenant les répercussions désastreuses que pourrait avoir cet exploit involontaire sur son esprit même, et surtout, quand il serait rendu à la lucidité : « Calmez-vous, mon garçon; vous n'êtes ni une fillette ni un criminel, que Diable ».

La litanie reprenait de plus belle :

— Plus de dignité, aucune dignité... Ils m'ont fait boire... Pourquoi?... J'ai honte...

En rassemblant ses bribes de phrases entrecoupées de sanglots et de hoquets, je finis par comprendre : Gilles

avait fêté son vingtième anniversaire chez des amis. A en juger par sa mine défaite et son comportement instable, ces libations lui avaient fort mal réussi. Enfin, une brise légère se leva, rafraîchissant l'atmosphère et le cerveau embué de mon compagnon de rencontre. Je l'avais pris par le bras pour soutenir sa démarche chancelante. A pas lents, nous longions la berge bordée de peupliers frémissants. Gilles se taisait, ne sortant de son mutisme qu'au passage d'un chaland :

— Les péniches, elles peuvent couler, m'en fous...

Je l'apaisais d'un « Allons, allons » scandé par une pression du bras. A la dérobée, il me jetait un regard de caniche battu et reconnaissant. Cette confiance, l'air pur du soir, notre marche vinrent à bout de sa griserie. Ses mots se soudèrent. Ce furent d'abord d'interminables remerciements que je ne méritais certes pas puis une brusque proposition :

— Je dois regagner ma chaumière et ne me sens pas encore très sûr de moi. Voulez-vous m'accompagner ? Ma voiture est garée près d'ici, vous la conduirez.

— Désolé, je ne sais pas conduire. Je ne voudrais pourtant pas vous laisser seul, encore désemparé. S'il est possible de prendre un bus ou le train, vous reviendrez demain chercher votre voiture.

— Ce sera inutile, décida Gilles, redevenu maître de ses réactions. Maintenant je puis conduire.

Il eut un regard direct appuyé d'un sourire engageant :

— Bien entendu, vous m'accompagnez quand même jusqu'à ma mesure... A moins que cela ne vous dérange par trop, ajouta-t-il comme à regret et après une longue hésitation.

Gilles pilotait prudemment et avec sûreté. Entre ses mains expertes la petite voiture bondissait, souple et gracieuse comme un félin. Il mâchonnait nerveusement le tuyau d'une pipe de bruyère et ne fit, durant tout le parcours, qu'une réflexion pour lui-même :

— Roule pas trop mal ma poussette.

Jamais distance ne me parut plus courte. Mon chauffeur habitait Conflans-Sainte-Honorine, moderne cité lacustre, capitale de la batellerie.

La « poussette » s'immobilisa devant une haute grille en fer forgé. Je n'étais pas au bout de mes surprises. Au fond d'une large allée sablée se découpait l'ombre chinoise d'une importante demeure. Je crus tout d'abord que Gilles était un employé de ce domaine où la vue, sous le clair

de lune, se perdait dans les frondaisons. Mais l'assurance de ses gestes démolissait ma théorie. Tandis qu'il refermait la porte monumentale, des jappements brisèrent le silence. Gilles calma les chiens en les nommant ; la voix devait leur être familière car les aboiements cessèrent aussitôt.

Sur un appel de mon guide, une lumière éclaira un perron digne des Adieux de Fontainebleau. Une autre lumière se fit en moi du même coup : Gilles était le maître de ces lieux. A mon tour de défaillir et transpirer. En cet instant, j'eusse donné une fortune pour disparaître. Je voyais tanguer le décor ; j'essayais vainement de dissimuler mes mains devenues énormes, d'assurer mon pas hésitant. Mes dents claquaient. Au faite du perron, une panique nerveuse me saisit :

— Non, non, je ne puis accepter... Voyons, c'est trop pour un si maigre service.

Gilles n'admit pas mes réticences :

— Mais si vous pouvez... Vous pouvez parfaitement entrer dans ma bibliothèque choisir un livre, boire un verre, fumer une cigarette. Vous êtes mon hôte et je suis votre obligé. N'ayez crainte, je vous reconduirai.

Il marqua une pause puis reprit un ton plus bas :

— A propos, j'y songe... Il se fait tard. Je pourrais vous héberger pour la nuit. Cette maison est si grande et tellement vide. Ne refusez pas : vous m'avez fait la charité, vous pouvez bien continuer quelques heures encore.

Un comble : c'était lui qui me suppliait.

Des chambres, il y en avait de tous styles, pour tous les goûts, vastes et luxueuses. C'était donc là la chaumière, la mesure. Je croyais rêver ou être le jouet d'une plaisanterie. Incapable de réaliser, j'examinai Gilles en détail : chemise de sport à col ouvert, pantalon de toile brute, espadrilles... Le plus extraordinaire est qu'il ne détonnait pas dans cette tenue grossière. Debout au milieu du hall de marbre, sous les lustres à pandeloques de cristal, il paraissait très à l'aise. Tous ses gestes étaient naturels.

Avait-il sondé mes pensées ? D'une voix sourde il récita :

— Un malheureux, voilà ce que je suis... Un pauvre type qui vit entre ses chiens et ses domestiques. Aucun but à mon existence. Le travail est un dérivatif à ma solitude. Alors je m'abrutis de travail, je me saoule de travail. Ce soir, c'était de vin mais c'est la première fois. Désormais ce sera l'habitude, à moins que...

Gilles laissa sa phrase en suspens et j'étais bien trop ahuri pour l'engager à poursuivre sur le champ. Il me fallait

d'abord remettre un peu d'ordre dans mes idées bouleversées par tant de contradictions. Mais Gilles était lancé et n'avait pas besoin d'encouragements; il leva la tête dans ma direction. Son regard n'était plus qu'un point d'interrogation désespéré :

— A moins que quelqu'un de sincère, de désintéressé ne me vienne en aide. J'ai peut-être trouvé ce soir l'associé de mes rêves puisque vous avez eu pitié du déchet que j'étais devenu dans mes vapeurs d'alcool.

Nous étions vautrés dans de profonds fauteuils de cuir. Sans cet appui moelleux, je crois que je me serais effondré.

Gilles était orphelin. Il venait d'hériter de l'entreprise paternelle, encore gérée jusqu'à sa majorité par un administrateur : une flottille de chalands et d'énormes responsabilités qui le dépassaient. Ne parlant que le Français et le Flamand, sa langue maternelle, il devait signer avec les pétroliers armateurs des contrats rédigés en Anglais. Il se laissait voler avec conscience et désinvolture, imputant ses échecs commerciaux à son ignorance des langues étrangères et du monde des affaires.

— Ne croyez pas, me dit-il, que j'aie la folie de la persécution. Je suis lucide. On me dépouille, je le sais et m'en moque parce que j'aime encore mieux être une fausse dupe que me pencher sur des problèmes de régie ou de finances qui m'assomment. Et puis, dans certains cas, j'y mets du mien. Si je menais une vie mondaine en rapport avec ma fortune, on me respecterait davantage; je serais un « Monsieur ». Or, seule me plaît la compagnie des humbles : mes mariniers et leurs nichées de gosses, leurs femmes qui courent pieds nus sur le pont des bateaux... Leur vie errante dépend du frêt que je leur confie et c'est pour eux que je me tue à la tâche. Je voudrais faire mieux, mais le fardeau est lourd à porter seul. A qui faire confiance? Autour de moi ne barbotent que des requins prêts à me dépecer.

Il y eut encore un long silence que je n'osais rompre. Je ne savais quelle contenance adopter et regardais machinalement le bureau impersonnel qui nous écrasait de sa masse. C'était une table de billard transformée à cet usage.

— Original, mon bureau, n'est-ce pas? Oh, bien sûr, je l'ai choisi en fonction de mes dimensions de la pièce mais aussi pour que sa vue me rappelle à la réalité. Oui, il est le symbole de la vie sous son aspect de carrière : un jeu d'adresse que l'on gagne par la bande. Moi, je vais droit au but et cela me cause bien des déceptions. Par chance,

j'ai parfois d'heureux pressentiments. Ainsi vous, ce soir, ici. Vous êtes un garçon du peuple et ne pouvez trahir mes espoirs.

Je m'étais ressaisi mais de travers. Blessé dans mon amour-propre, je me rebiffai :

— Oui, mes parents sont des ouvriers et je n'ai pas honte de l'avouer. Mais à défaut de diplômes, j'ai ma fierté. Pensez-vous m'acheter? Vous faites peu de cas de l'individu et de son libre arbitre, mon ami. Que savez-vous de ma vie, de ma personne pour en disposer comme vos biens? Nous ne sommes plus au temps où il suffisait à un Empereur de se déguiser en apache pour fuir les simagrées des Tuileries et prendre un bain de Jouvence chez les truands de Belleville. Prenez donc vos charges à bras le corps.

A dire vrai, je n'étais pas très fier de cette tirade grotesque. A peu de frais je me moquais de Gilles en ridiculisant les confidences sincères qu'il venait de me livrer. Il n'y avait pas là matière à pavoiser. Heureusement, mon interlocuteur n'était ni têtue ni mesquin. Il tourna vers moi un visage bouleversé par l'émotion :

— Pardonnez-moi, je suis très maladroit, pas diplomate et encore moins homme du monde. Pourtant j'ai quelques principes et, parfois, des intentions qui se veulent délicates.

Un disque tournait sur l'électrophone.

— Savez-vous le nom de cet air? questionna Gilles.

Je ne voulais pas m'avouer vaincu par tant de bonté naïve :

— Oui. Je ne sais pas lire une note sur une portée mais je vous répons sans hésitation : c'est un extrait de Tannhäuser, l'Entrée des hôtes.

Sur cette réplique, Gilles capitula sans conditions :

— Je ne connais rien non plus à la musique. J'avais seulement mis ce disque à votre intention, en signe de bienvenue. Levez la tête, vous verrez autre chose.

Je m'exécutai.

Au-dessus des rayons chargés de livres se découpait un panneau blanc orné d'une devise peinte en lettres rouges :

*Tu passes dans ma maison
Ton souvenir demeure*

Il me fallait encore vider un fond amer d'impertinence :
— Allez-vous prétendre que cette profession de foi a été rédigée à mon intention? Quel souvenir laisserai-je dans votre maison?

— Aucun, car elle est vôtre. Vous y reviendrez, vous ne

pouvez pas ne pas y revenir. Je sais que vous n'avez rien à faire de moi mais vous ne me laisserez pas seul dans ce guépier. Maintenant, venez choisir une chambre pour la nuit.

Et, tandis que j'hésitais encore sur le parti à prendre :

— On m'a prénommé Gilles. Et vous?

— Roger et cela ne me plaît pas du tout.

— Ah, pourquoi?

— Parce que les gens que je connais et qui portent mon prénom me déplaisent. Ils sont menteurs et je hais le mensonge. J'ai eu, moi aussi, cette fâcheuse tendance à la mythomanie. Durant des années, sans le concours de quiconque car j'avais honte de mon penchant, j'ai lutté pied à pied pour m'en guérir. Votre confiance accordée d'emblée semble prouver que j'ai gagné la partie engagée contre mes mauvais instincts. Puissiez-vous ne pas me tromper en vous trompant.

Mon hôte réfléchit un long moment puis lança :

— Vous avez tort de généraliser. D'ailleurs je ne crois pas du tout à la fatalité ni aux sortilèges mais beaucoup aux impulsions humaines et aux élans du cœur. Ces indices ne trompent jamais. Vous ne me décevrez pas.

Gilles avait vu juste : je devais en effet revenir très souvent chez lui. Ai-je pour autant comblé ses vœux, répondu à ses espérances? C'est là que le bât me blesse.

J'avais accepté d'aider mon nouvel ami à rédiger ses contrats. Il voulut d'abord me payer. Je refusai et cette attitude scella notre accord plus sûrement qu'un engagement devant notaire.

Les contrats devinrent un prétexte puis il n'y eut même plus besoin de prétextes. J'arrivais quand il me plaisait à Conflans où m'attendais, toujours prête à l'accueil, la chambre choisie dès le premier jour. Pièce dite « Africaine » à cause des trophées et masques en provenance de ce continent qui la décoraient.

L'hiver, nous y passions de longues heures à bavarder, assis à même le sol sur les peaux de bêtes qui le garnissaient.

Des goûts de simplicité communs créaient l'intimité entre nous.

La « poussette » avait une grande sœur nommée *Cadillac* qui ne quittait guère son garage. Les dimanches d'été, notre plus grand plaisir était d'aller déjeuner sur le pont des péniches en compagnie des marinières et de leurs familles.

Ces frugales agapes étaient l'occasion d'affectueuses

démonstrations. Patron, employés, les différences sociales se fondaient dans la joie partagée. Gilles était considéré comme un fils et, par ricochet, je bénéficiais du même traitement.

Au marché, il connaissait tous les commerçants et rien ne le flattait davantage qu'un « Bonjour M. Gilles » lancé d'une voix sonore par une marchande des Quatre-saisons.

Gilles était devenu physiquement mon ami. Solution de facilité. Succomber aux attraits du corps et de l'esprit n'est pas le fruit d'une épreuve. Nous cédions au désir réciproque. Pourtant l'ardeur, la fougue et la sincérité de nos élans, si elles apaisaient nos sens, n'épanchaient pas notre soif d'absolu. Il manquait à notre union un élément moral qui l'eût rendue parfaite.

Peu à peu, Gilles dévoila ses batteries : il souhaitait me garder constamment auprès de lui, m'associer entièrement à la gestion de ses affaires et au partage des bénéfices. Il m'offrit de légaliser cette situation. Je me dérobaux toujours à ces propositions de plus en plus précises et insistantes et mon ami souffrait de mon attitude négative.

Les arguments ne me manquaient pas. J'objectais notre différence d'âge, imaginant que Gilles ne tarderait pas à se lasser d'un aîné, notre position sociale si inégale afin, disais-je, de rester en accord avec ma conscience, de ne pas encourir un jour le reproche d'avoir exploité les circonstances.

Je me grisais de mes paroles, pas très éloigné de croire à mes vertus d'abnégation, de désintéressement, à mon bon sens. Je pensais être sublime en faisant passer l'intérêt bien compris de mon ami avant mes désirs alors que je me contentais de repousser une échéance déplaisante.

Dans ces attendus, je n'oubliais — ou feignais d'oublier — qu'un seul détail mais combien important, à savoir que je n'aimais pas Gilles autant qu'il m'aimait. Encore cette évidence me fût-elle apparue que je n'aurais jamais osé en faire part à Gilles. Il suffisait déjà qu'il me regardât avec son air candide, surpris et malheureux comme si je le prenais pour un pestiféré.

L'équivoque dura plusieurs années, entretenue par Gilles qui se refusait à admettre l'écroulement de ses projets et par moi qui n'osais trancher définitivement en me séparant de lui.

Elle trouva son point d'orgue un dimanche matin au marché, carrefour de nos préférences :

— Vois-tu, Gilles, la vie n'est pas d'un seul bloc et si

simple à réaliser qu'on veut bien le dire. Avant toi, j'ai connu un autre ami que je ne puis oublier. Nous avons vingt ans l'un et l'autre et des rêves plein notre besace. Nous avons fait table rase des préjugés bourgeois, renié la famille incompréhensive. L'avenir nous appartenait, le monde était à nos pieds... Ce marché que tu aimes, nous y sommes venus comme camelots. Plus de courage que d'argent dans nos valises, mais la foi de la jeunesse. Faute de capitaux, notre affaire a périclité entraînant notre amitié dans sa chute.

Un autre m'a pris mon ami en lui offrant la stabilité, un emploi à salaire fixe, un logement acheté, bref un bonheur douillet sur mesures et sans aléas. Pour moi aussi, le temps de la Bohème est révolu; j'ai vieilli et ne tiens pas à renouveler une si lamentable expérience.

Gilles réagit brutalement :

— Les données ont changé et les risques sont tout de même plus limités.

— Peut-être, mais il manque le feu sacré.

— Oui, je comprends bien mais cela n'était qu'une ébauche. Où vouliez-vous en venir?

— J'aurais aimé que nous nous installions dans cette région en achetant par exemple une champignonnière. C'est d'un bon rapport.

Une nouvelle semaine passa et, le dimanche suivant, Gilles souriant, fier et sûr de lui m'annonça :

— Devine ce que j'ai acheté pour toi?... Une champignonnière. Ton rêve réalisé... Nous irons la visiter cet après-midi.

Je blêmis, mon sang se glaça.

— Gilles, tu viens de briser mon rêve en croyant le concrétiser. Tu pouvais le continuer et même le perpétuer mais d'une autre façon. Tu n'as pas compris qu'il ne fallait pas toucher au passé, sinon il tombe en poussière. Surtout pas cela.

Je ne devais plus le revoir.

Quelques jours après cette scène, je reçus une brève missive d'un domestique : M. Gilles était entré en clinique pour une bénigne opération de varices naissantes. Il avait omis de signaler au chirurgien qu'il était cardiaque et l'anesthésie lui avait été fatale. Omission volontaire ou négligence?...

... Il m'est impossible d'évoquer la mémoire de mon ami Gilles, mort à vingt-quatre ans, sans ressentir une poignante tristesse voisine du remords...

ROGER FOUCHER.

IDYLLE ATLANTIQUE

par RAPHAËLLE SORIANA.

— I —

La fille aux yeux de biche

Il est midi. Le *Picardy* appareille dans une heure. Le soleil printanier de New-York chauffe les docks et sur le Pier 88, sur les ponts, dans les coursives, c'est le branle-bas des départs. On entend des cris, des rires, des sanglots aussi. Bienheureux ceux qui partent sans rien laisser derrière eux! Bienheureux les solitaires!

Sandra, accoudée au bastingage, regarde, sans joie et sans peine, ce grouillement d'insectes. Pourtant elle a été heureuse dans ce pays et sa pensée s'attarde avec mélancolie sur la belle maison blanche nichée parmi les orangers au bord du golfe de Mexico, la maison où elle a vécu quelques semaines dans les délices conjugués du confort américain, de la nature tropicale et de l'amitié nordique. Quand reverrait-elle Nora et Willy? Nora, sa belle amie scandinave, mariée maintenant à un Américain...

Et puis sa pensée reflue vers le présent. Tout à l'heure en sortant de la cabine, elle a croisé sur le seuil une fille brune aux yeux de biche qui l'a regardée avec instance : « Qu'est-ce qu'elle a à me bigler comme ça, cette souris! » Ce langage imagé traduit chez Sandra un réflexe de défense contre toute agression extérieure. Elle a fui les adieux tumultueux du groupe d'Américains qui encombraient la cabine. Quand retentit le dernier coup de sirène invitant les visiteurs à quitter le bord, elle redescend dans les profondeurs du navire. Ses compagnons de cabine sont là et les présentations se font vite, à l'américaine.

— Mrs Andrews, de New-Orléans, dit une petite femme joviale d'un certain âge. Et voici ma nièce Emily.

Emily est une fille maigrichonne au teint brouillé, au sang pauvre. Elle trouvera pendant le voyage son équivalent mâle : un petit bonhomme effacé, binoclard, presque chauve. L'idylle des deux anémiques se poursuivra durant

toute la traversée. Les deux femmes se rendent à Southampton.

La brune aux yeux de biche se présente à son tour :

— Judy Bolzano, de New-York.

— Bolzano, comme la ville? demande Sandra.

— Oui, mon père est Juif, originaire de cette ville qui lui a donné son nom.

— C'est la première fois que vous allez en Europe?

— Oui, je vais retrouver mon amie qui séjourne à Paris pour apprendre le français (en anglais, le mot « friend » est asexué, aussi Judy précise-t-elle « my girl friend »).

En somme les choses ne s'annoncent pas trop mal. Sandra redoutait la promiscuité des cabines à quatre, mais ses compagnes paraissent très acceptables. La vieille Mrs Andrews sera le boute-en-train du voyage, toujours riieuse, même quand Judy se moque de son accent du Sud ou bien, du haut de sa couchette, laisse choir sur elle les cendres de sa cigarette. On ne verra guère Emily, petite fourmi discrète, blottie dans quelque coin avec son chevalier servant. Quant à Judy elle s'acroche à Sandra, un peu perdue sur ce navire français dont elle ne parle pas la langue.

— J'aurais voulu être à votre table, Sandra.

— Mais c'est trop tard. Les tables sont organisées. Il aurait fallu se connaître avant.

Il reste les salons, le bar, le pont couvert. Tandis que Sandra se plonge dans un roman policier, Judy s'installe dans une chaise-longue auprès d'elle. Si Sandra se dirige vers le bar, Judy la suit et lui offre un verre. Sandra commence à trembler pour son indépendance, mais après tout Judy est gentille et le petit groupe d'Américains très accueillant. Il y a même une bande de « fairies » aux visages fardés et pantalons collants qui égaiant le navire. Bill est le plus discret et le plus sympathique. Il faut donc accepter les contingences du voyage. Cinq jours ce n'est pas long.

— II —

Mon enfant, ma sœur...

Les liens se nouent très vite sur un bateau. C'est le charme des traversées. Ils se dénouent aussi vite, surtout après un voyage aussi court. Les jours et les nuits suffisent à peine pour faire connaissance. Une grande partie du temps se passe au bar, centre de ralliement des passagers,

en ce mois d'avril encore frileux où l'Atlantique nord n'est pas apprivoisé. Les veillées se prolongent autour de whiskeys et de cognacs et le matin, tout le monde dort dans la cabine quand, vers midi, la femme de chambre, timidement, apporte le breakfast...

Du haut de sa couchette Judy tient de longs discours à Sandra comme si elle la connaissait depuis toujours.

— Je vous présenterai à mon amie, dit Judy. Elle vous plaira. Elle vous ressemble.

Sur la photo sourit une Jackie aux cheveux courts frisés, très virile d'aspect, beaucoup plus que Sandra. La ressemblance existe pourtant.

— Jackie est très liée avec Frède, la directrice du Carroll's, poursuit Judy, comme s'il était entendu que Frède est une vieille connaissance de Sandra — ce qui est exact — L'amie de Frède est Américaine et je soupçonne Jackie d'en être amoureuse.

— Ah! Ah! fait Sandra sans se compromettre.

Ainsi Judy l'a « reconnue » sans hésitation. De jour en jour les confidences se font plus précises et Sandra a pris le parti de jouer le jeu. Heureux hasard en somme que cette rencontre de deux initiées au milieu de l'Océan...

— Vous savez, dit Judy, Jackie est plus âgée que moi. Nous sommes très libres l'une et l'autre C'est déjà une vieille liaison, plutôt une amitié maintenant.

Est-ce une invitation? Sandra se tient sur ses gardes. Les « bonnes femmes », elle en a eu son compte. Mais Judy s'intéresse de plus en plus à elle malgré la différence d'âge. Probablement parce que Sandra lui rappelle son amie. Le matin quand Sandra se coiffe, Judy la touche d'un index léger.

— It is nice.

— Qu'est-ce qui est « nice »? grogne l'autre impatientée.

— That.

Cela, c'est la mèche blanche qui depuis des années déjà sinue dans les cheveux noirs de Sandra. Le séducteur aux tempes grises, pense-t-elle en riant. Serait-ce vrai aussi pour les femmes? Mais ce rappel de la vieillesse en marche lui paraît plus mélancolique que charmant...

— III —

La nuit de Southampton

Par une après-midi grise le *Picardy* accoste à Southamp-

ton. Beaucoup de passagers débarquent.
— Godd bye! Good bye! s'écrie Mrs Andrews. We had a good time. Et elle entraîne dans son sillage la pauvre Emily toute défaite...

Cette nuit-là, Judy et Sandra se retrouvent seules dans la cabine. Demain très tôt ce sera le Havre et la fin du voyage. Le champagne et le whisky arrosent copieusement la soirée d'adieux. Sandra, fatiguée, s'est couchée. Elle n'aime pas les fêtes. Judy rentre tard, assez gaie. Elle se déshabille, grimpe sur sa couchette bien que celle du bas soit libre maintenant et Sandra ne peut qu'admirer le jeune corps de danseuse, les jambes brunes et fuselées, les cheveux noirs flottant sur les épaules nues.

— Vous dormez? dit Judy.

— Non, je me repose, je suis lasse.

— Moi, je n'ai pas sommeil. On arrive demain, ce matin plutôt. C'est dommage. Je m'amusais bien. Dites, on se verra à Paris?

— Bien sûr.. Demain soir on peut dîner ensemble.

— C'est ça. Il y aura Jackie, Roger, Bill. Roger est amoureux de moi. Hi! Hi!

— Si vous voulez bavarder, venez près de moi, dit enfin Sandra. Vous serez mieux.

Judy ne se fait pas prier, descend agilement et vient se blottir contre Sandra qui lui ouvre les bras. Elle effleure de ses lèvres la douce épaule, caresse le jeune sein sous la « nuisette » transparente...

— My little cat! dit Sandra tendrement.

Et puis elle songe... Cette belle fille dans ses bras, qu'en ferait-elle? Il y a dix ans, elle se serait jetée sur la proie offerte. Aujourd'hui elle est sans désir, elle a mesuré le néant de toutes choses.

*« Ton corps est sans désir, tes membres sont perclus,
L'amour désenchanté ne te connaîtra plus. »*

Ainsi chantait Renée Vivien. L'aventure d'un soir peut-être... mais elle n'a plus envie de courir des risques, de perdre sa tranquillité si durement reconquise.

Elle berce la jeune fille dans ses bras comme elle calmerait un petit animal. Judy perçoit le raidissement. Elle se dégage et d'un bond remonte sur son lit. Elle est déçue probablement, mais pas fâchée.

— Je pourrais être dangereuse pour vous, dit-elle seulement, comme si elle lisait dans les pensées de Sandra.

Les adieux

A Paris, le séjour de Jackie et de Judy tire à sa fin. Les deux amies partent pour Venise, où elles voudraient entraîner Sandra, puis elles visiteront l'Espagne avant de regagner l'Amérique. Sandra est sortie souvent avec elles, parfois seule avec Judy. Un soir dans la chambre de Sandra qui l'embrassait, Judy a dit :

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu, le dernier soir dans la cabine?

— Parce que... je ne sais pas... vous êtes trop jeune, Judy, je pourrais être votre mère.

— Jackie aussi, réplique pertinemment Judy.

— Oui, mais j'avais peur que cela vous déplaie.

— Moi aussi, je crains toujours d'être repoussée...

Orgueil, méfiance du chat échaudé — chacune est restée sur ses positions. Et maintenant il est trop tard.

La veille du départ, elles se retrouvent au Cluny devant un dernier cognac. Judy paraît fatiguée.

— Nous nous sommes disputées une partie de la nuit avec Jackie. Je ne m'entends plus très bien avec elle.

— Ne partez pas, dit Sandra, restez avec moi.

— Je ne peux pas, je n'ai pas le choix.

— Pourquoi? Vous êtes libre cependant.

— Elle dirait que je suis une mauvaise amie. Mais vous, accompagnez-nous à Venise.

— Je ne peux pas pour l'instant. Je dois rester à Paris. Mais j'irai vous voir un jour à New-York.

— C'est vrai? Vous viendrez?

— C'est promis. Dans un an, dans deux ans...

Le dialogue se poursuit, sans issue.

Et Sandra regardera une silhouette dansante, vêtue de cuir vert, s'éloigner sur le boulevard Saint-Germain.

Epilogue

Deux ans ont passé. Et voici à nouveau New-York, le « sky-line » de Manhattan, les embouteillages de Broadway. Il y a deux ans, en ce même mois d'avril, Sandra naviguait vers la France avec Judy à ses côtés. Judy... elle a écrit

un certain temps. Depuis quelques mois c'est le silence. Sandra, qui compte faire un long circuit aux U.S.A., l'a prévenue de son arrivée. Sans grand espoir. Une fois installée à l'hôtel, elle décide de l'appeler.

— Allô. Qui est à l'appareil? Je voudrais parler à Judy Bolzano.

— Judy n'est pas là. C'est la voix de Jackie.

— Hello! Jackie. Vous ne parlez plus français?

— Non, La voix hésite. Rappelez dans un quart d'heure, voulez-vous?

Sandra raccroche étonnée. Accueil bizarre. Elle laisse passer une demi-heure et reforme le numéro.

— Allô. C'est une voix masculine cette fois.

— Allô, je suis Sandra, une amie de Judy. Nous nous sommes connues sur le *Picardy* il y a deux ans.

— Ah! très bien. Enchanté. Je suis son mari.

— Comment? Sandra suffoque un peu. Son mari? Elle est mariée? Depuis quand?

— Depuis six mois. Vous ne le saviez pas?

Il ajoute quelques mots qu'elle comprend mal. L'Anglais lui est moins accessible au téléphone. Elle raccroche lentement.

— Ainsi Judy s'est mariée. C'est étrange. Pourtant Jackie a répondu la première fois. C'est encore elle qui répondra quelques jours plus tard.

— Judy est absente. Partie en week-end. Rappelez lundi.

Elles habitent donc toujours ensemble — avec le mari — Ménage à trois? Mariage blanc? avec un « fairy » peut-être pour sauver les apparences, pour la famille. Sandra n'en saura jamais rien. L'histoire ne l'intéresse plus assez pour qu'elle veuille approfondir et Judy ne tient peut-être pas à lui montrer son nouveau visage. L'aventure est finie sans avoir commencé.

Adieu Judy, que j'eusse aimée si... tu étais venue plus tôt dans ma vie. Tout est mieux ainsi.

Lundi, Sandra sera repartie vers le Sud, à la rencontre de Nora, vers la Floride ensoleillée... Et elle se met à fredonner la vieille chanson de sa jeunesse :

« *Je n'ai fait que passer*

« *Un beau jour dans ta vie,*

« *Comme ces gens pressés*

« *Sans goût, sans envie...* »

RAPHAËLLE SORIANA.

PROJECTION

*Au creux de ma mélancolie,
J'ai fait un lit
Où l'on y lit
Les jets de ton âme jolie.*

*Un doux poème, une chanson
Que je moissonne
Et qui frissonne
Au souvenir de ton frisson.*

*Un air, un regard, un sourire
Qui va s'ouvrir...
Et me tenir
Sous un éblouissant empire.*

*Et tu berces ainsi mon cœur
Pendant cette heure
Où je me leurre
Au jeu prenant de tes lueurs...*

*Au creux de ma mélancolie,
J'ai fait un lit
Où l'on y lit
Les jets de ton âme jolie.*

MICHEL CANADA.

LA CIGARETTE

par DEMIS.

Il est de certaines circonstances où l'on préfère ne pas être reconnu. Ainsi, lorsque Vangos venait bercer ses rêves en contemplant les petits manèges de ses voisins, aux derniers rangs des fauteuils d'un certain cinéma plus renommé pour ce genre d'activité que pour la qualité de ses films, évitait-il soigneusement de se faire voir de trois personnes qui fréquentaient ces mêmes lieux, et qu'il connaissait : un juge, un professeur agrégé de l'École de Médecine et un ancien chef de personnel d'une grande banque.

Un jour, pourtant, l'inévitable se produisit : en sortant du cinéma, il se trouva nez-à-nez avec le docteur. Il s'excusa, mais ils s'étaient regardés. C'en était assez pour que le secret de chacun d'eux fût désormais un secret entre eux.

Le destin, cependant, devait peu après les rapprocher davantage. Une semaine plus tard, installé confortablement au coin d'un compartiment de première et se félicitant d'être seul pour le court trajet d'Athènes à Chalkis, Vangos vit au dernier moment entrer le docteur qui, absorbé à régler un pourboire de porteur, ne l'aperçut qu'au dernier moment. Le train s'ébranlait déjà sur les rails. Ils se virent obligés de se saluer et de sourire. « A quoi bon s'en faire du mauvais sang ! », pensa chacun à part ; et leur sourire finit par prendre un ton de connivence.

La conversation pourtant se borna à des généralités. Bientôt ils se plongèrent dans la lecture des journaux de l'après-midi, troublée par l'arrivée du contrôleur qui demanda gentiment leurs billets. Les deux passagers ne surent contenir dans leurs yeux une expression d'admiration étonnée ; en effet le jeune employé des chemins de fer était d'une beauté rare. Le regard jeté sur lui par chacun d'eux fut suivi d'un regard qu'ils échangèrent presque machinalement dès que le demi-dieu eut disparu. Et ils partirent spontanément d'un éclat de rire qui fit fondre la glace.

— Une cigarette ? proposa Vangos.

LA CIGARETTE

— Cigarette... vous êtes la tentation personnifiée. Si vous saviez...

— Je ne sais pas, mais je serais très curieux de savoir comment une cigarette peut vous donner cet air dramatique.

— Je crains d'avoir plutôt l'air comique, répliqua le médecin. Mais ce petit trajet et le hasard qui a voulu nous rapprocher me font du bien. Je me sens en voie de confidences, et ceci ne m'est jamais arrivé auparavant. Je sais par des amis communs qui vous êtes, et surtout ils m'ont parlé de votre caractère indépendant, de votre loyauté, de votre avidité d'étude, de votre largeur de vues. Je sais que vous avez sacrifié un brillant avenir pour un cas de conscience et que vous êtes humain, très humain...

— A moi maintenant le rôle comique... Je ne m'attendais pas à cet hymne. Mais si cette idée que vous vous êtes faite de moi vous pousse à des confidences, profitez-en. Je vois que vous avez besoin d'épancher votre cœur. Cela ne vous est pas arrivé depuis longtemps, semble-t-il. L'armure que vous gardez vous gêne ; débarrassez-vous-en, elle vous est inutile devant un ami...

Le docteur fumait avec délices la cigarette.

— ... Quelqu'un de la famille, ajouta Vangos.

Et c'est ainsi que commencèrent les confidences du docteur, qu'accompagnait la chanson des essieux et les castagnettes d'acier du train.

— Je ne suis pas malheureux dans mon ménage : vous savez que je suis marié ; mais je ne suis pas heureux non plus. L'aventure que je vais vous raconter est banale. Mais elle vous donnera une image de la double vie que je mène, à grand danger, évidemment. Un autre s'en serait accommodé, mais un besoin d'ordre intérieur me gêne souvent le plaisir qu'elle m'offre rarement, et dont je ne saurais cependant me priver sans danger pour mon équilibre mental. Et je constate maintenant que ce n'est pas tant cette constatation que je tenais à vous confier ; c'est tout simplement l'émoi que me donne la cigarette que je suis en train de finir — symbole de la brièveté du bonheur dans la vie — instant favorable qu'une bienveillante destinée me permet de goûter pleinement.

— Que voulez-vous, docteur, la vie n'est commandée ni par la volonté, ni par l'intention. Ceci est une réponse à votre besoin d'ordre aussi bien qu'à votre plainte contre la fugacité du bonheur, dit Vangos.

— Savez-vous que je souhaite bien des fois être seul au monde ? Mais comment cela pourrait-il être ? Il me

faudrait abandonner ma femme. Elle ne dépend pas de moi; elle a sa propre fortune et des revenus suffisants. Mais elle m'adore. Et rien ne compte pour nous dans l'attachement à un être comme le besoin qu'il éprouve de nous. Lui dire la vérité? je la tuerais. M'en séparer sous un autre prétexte? je la laisserais demi-morte.

— De sorte que vous restez dans un compromis toujours agaçant.

— Un pis-aller, mais quoi, il faut continuer de vivre.

— La question est vraiment insoluble (Vangos cacha sa pensée à son interlocuteur : seule la mort du docteur ou de sa femme apporterait la solution du problème). Quittons donc la réalité et fuyons dans le rêve. Racontez-moi l'histoire de la cigarette.

— Comment savez-vous que c'est un rêve? Il est vrai qu'elle finit par un rêve. Mais c'est en réalité très réaliste qu'elle commence.

— Certes, c'est toujours l'irréel qui est l'essentiel, car c'est lui qui persiste. Votre délicieuse émotion en entendant le mot « cigarette » n'a été que la suite d'une évocation, sans doute. Et elle dure toujours. Combien de minutes a duré votre « réalité très réaliste? » Elle a été indispensable pour créer le reste, j'en conviens. Mais venons-en au souvenir qui lui succède. Sans lui, ce court plaisir eût été perdu à jamais, comme s'il n'eût pas été vécu. Le plaisir réel est mort sans le souvenir. Et grâce à lui, il acquiert une durée égale à notre vie.

— Notre discussion tend à devenir philosophique — ou plutôt scientifique. Car en ma qualité de médecin...

— Votre qualité de professeur de médecine vous rend enclin aux leçons cliniques. Venons-en donc aux faits... cliniques. Racontez-moi cette histoire. Voici une nouvelle cigarette pour vous inspirer. Mais vous n'êtes pas fumeur?

— Je l'ai été, mais voilà dix ans que j'avais cessé de fumer. Maintenant, la nicotine me donne un état heureux comme un stupéfiant. Et elle m'a aidé dans mon aventure pour entrevoir le paradis...

— Un paradis qui n'était pas si artificiel...

*

**

— Vous m'avez vu, reprit le docteur, au dernier rang du cinéma. J'y vais régulièrement une ou deux fois par semaine. Peut-être m'avez-vous reconnu depuis longtemps. Moi, j'avais vu en vous un vieillard anodin qui se plaisait

à l'ambiance du lieu. J'avais remarqué du reste que les autres vous considéraient comme inoffensif.

Un jour, j'étais presque seul à cet endroit paisible. Un jeune homme vint s'asseoir près de moi. Nous eûmes vite fait de nous entendre. Il me proposa d'aller chez lui. Il avait un air de sincérité, il inspirait confiance. Il ne pouvait pas me recevoir à cette heure même : « Ne vous attendez pas à un appartement de luxe; j'habite un sous-sol qui donne sur une cour intérieure. En ce moment on fait la lessive dans la cour ».

Il me donna rendez-vous pour le surlendemain. Et je le quittai. Ce n'est pas sans inquiétude que j'allai à ce rendez-vous. Cependant je m'y rendis au jour convenu et ma connaissance, vue en plein jour cette fois, m'inspira de nouveau confiance; ses manières étaient simples et sobres; il avait un air d'honnête garçon. Nous fîmes quelques pas ensemble. Il me dit qu'il était venu à Athènes d'une province voisine pour devenir électrotechnicien et qu'il suivait des cours. Il étudiait aussi l'allemand: Peut-être avait-il l'intention d'émigrer, lui aussi, comme tant d'autres jeunes travailleurs qui vont s'installer en Allemagne.

Comme une affaire urgente m'appelait à ce moment, je lui proposai de remettre notre entrevue au surlendemain. « Quelle coïncidence, dit Nicos (c'était son nom de baptême); j'allais moi aussi vous proposer la même chose, car j'ai du travail aujourd'hui ». Le surlendemain, il arriva à son heure. Ma mise aussi simple que possible ne faisait pas contraste avec la sienne. Nous prîmes le bus Acharnon et nous descendîmes à quelques stations plus loin. Dans une rue latérale, il entra le premier dans une vieille maison et, ayant inspecté la petite cour dont il m'avait parlé, me fit signe de le suivre. Par esprit de précaution, je n'avais sur moi ni clefs, ni argent excepté un porte-monnaie avec peu de chose, ni carte d'identité ou autres papiers. Nous traversâmes la misérable petite cour où pendaient à sécher quelques vieilles hardes, puis descendîmes au sous-sol que mon guide ouvrit avec sa clef.

Je ne m'attendais pas naturellement à une garçonnière confortable. Mais la misère évidente dépassait mes prévisions. Après une entrée, qui séparait l'unique pièce de l'appartement de la toilette et d'un semblant de cuisine, nous entrâmes dans sa chambre. Elle n'était meublée que d'un divan couvert d'une couverture unie beige foncé peu salissante, de celles qu'on donne aux soldats, d'une petite

table et d'un misérable rideau suspendu devant une fenêtre assez haut placée, mais assez grande pour donner de l'air et de la lumière. Cependant cette pièce où, si j'étais condamné à y vivre, je me sentirais comme dans une prison, me donna en ce moment une impression de chaleureux accueil. Dépaysement? Souvenir de chambre d'étudiant? Je ne sais. Mais son dénuement spartiate même me plut. Nous nous assîmes sur le divan à côté l'un de l'autre. Il m'offrit une cigarette. Je vous ai dit déjà que je ne fume plus depuis longtemps. Je l'acceptai cependant et l'allumai sans hésiter, et je fumai avidement. Nous parlâmes de lui et de ses projets, puis il me demanda ce que je faisais dans la vie. Je lui mentis en disant que je tenais les livres d'une petite entreprise commerciale. « La vie est dure en Grèce », répondit-il. Puis vinrent les caresses et l'accomplissement des gestes que nous attendions tous les deux. J'étais préparé à le voir me demander de l'argent. Il n'en fut rien. Ayant pris un nouveau rendez-vous, je m'en allai seul.

Je vous ai raconté tout cela rapidement, car vous ne pouvez pas penser que je l'ai fait sans difficulté, mais je vais insister sur l'impression que me laissa cette entrevue. Eh bien, j'étais ébloui; ébloui par la simplicité d'allure du garçon, par le naturel de ses gestes, par l'ambiance créée dans ce misérable sous-sol et encore par l'espèce de griserie dans la rue comme un rêveur. Une euphorie inconnue m'avait gagné tout entier. Et le soir, couché dans mon lit bien propre, je me mis à penser à la misère de ce pauvre garçon et je me proposai de l'aider. Je me reprochais mon confort, et je m'imaginai avec une pitié infinie Nicos (il n'avait qu'un verre en plastique qui était même déformé et qui m'avait servi de broc pour me laver); je ne voulais pas, en même temps, faire de grandes dépenses pour ne pas démentir la situation modeste que je m'étais attribuée, non seulement pour ne pas être exploité, mais aussi et surtout pour maintenir le mythe du petit employé qu'on prend par plaisir et non pour son argent.

Au même endroit, devant un cinéma de la place Omonoia, j'allai l'attendre, à 10 heures du matin, mon paquet à la main. Et après une heure de vaine attente je revins bredouille, ne sachant que faire de mon paquet. Nicos m'avait posé un lapin. Travail? indifférence? tout mon intérêt et ma sympathie pour son sort s'écroulèrent. La pitié cherche toujours une occasion pour nous quitter, hélas. Je fus peiné d'avoir essayé cette humiliation, mais plus tard, en raison-

nant, j'ai fini par la bénir. Je ne suis pas du tout sûr que l'enthousiasme de notre première entrevue eût pu se renouveler. Tandis que j'en garde ainsi un souvenir doux et reconnaissant.

— ... Et l'habitude de fumer renouvelée... dit Vangos.

— Non, répliqua le docteur. Si je fumais de nouveau, ce ne serait que très rarement, pour évoquer un moment de rêve. La cigarette en soi ne me dit plus rien.

— Tout de même, puisque vous connaissez le domicile de Nicos, vous pouvez lui rendre visite. Votre qualité de médecin vous ouvre toutes les portes. Mais vous voulez, il est vrai, garder toujours votre incognito. Peut-être s'agit-il d'un garçon honnête, et alors vous perdez une chance que vous tend le hasard.

— Et s'il me tend un piège? Non, cher ami, c'est une affaire classée. Lisez ceci.

Et le docteur donna à lire à son compagnon de voyage la page du livre qu'il lisait plus tôt et qu'il avait laissé ouvert. C'étaient les Souvenirs de Pauline Metternich. Vangos lit à haute voix :

« Le malheureux empereur (il s'agit de Napoléon III), qui était très sensible aux charmes féminins, s'est laissé prendre à ces odieux manèges, et a eu l'incroyable faiblesse de croire que cette femme (Marguerite Bellanger) l'aimait véritablement, alors qu'elle parlait en riant de lui aux hommes qui venaient la voir, leur racontait jusque dans les moindres détails sa liaison avec lui, et allait même jusqu'à leur montrer les lettres qu'il avait l'imprudence de lui adresser. L'empereur connaissait cependant assez les femmes et les choses de la vie pour ne pas être crédule à ce point. Mais il se faisait vieux et la pensée d'avoir inspiré une passion le touchait et le flattait... cela se voit, hélas, tous les jours, et l'expérience d'autrui ne sert à personne, chacun étant persuadé qu'il fait exception... »

— Je connais, moi aussi, assez les choses de la vie pour ne pas être crédule « à ce point », conclut le docteur. Il faut savoir quitter la scène à temps. Restons à ce petit rôle et gardons-en le doux souvenir.

DEMIS.

LIVRES ANCIENS

LIVRES NOUVEAUX

L'ANARCHISME

de DANIEL GUÉRIN (1).

Le petit ouvrage de Daniel Guérin sur « l'Anarchisme » ne consacre que quelques pages à la lutte contre les tabous sexuels et les préjugés de la « morale puérile et honnête ». Mais il n'est pas sans intérêt pour nous : il nous permet de mieux mesurer l'importance de l'appui que Guérin apporte à notre revue et il éclaire l'histoire des progrès de la liberté sexuelle. Son but est de réhabiliter une doctrine sociale méconnue et défigurée, l'anarchisme — comme Roger Peyrefitte a défendu ces calomniés que sont « Les Fils de la Lumière », « Les Chevaliers de Malte », « Les Juifs ». Défendre, comme disait Cocteau, « le singulier opprimé par le pluriel », c'est déjà vertu arcadienne.

Laissant de côté les erreurs bruyantes, les paradoxes déconcertants qui, de 1880 à 1914, isolèrent l'anarchisme du mouvement ouvrier, l'auteur analyse les principaux thèmes constructifs du socialisme libertaire : le socialisme à partir de la base, l'autogestion ouvrière, la Commune s'ouvrant sur la fédération des divers groupes de travailleurs qui constituerait l'Etat — bref, le peuple organisant par en bas, avec des tâtonnements inévitables mais sans dictature, la Société future. Daniel Guérin éclaire d'une façon nouvelle les grands moments où ces thèmes se sont inscrits dans l'histoire : la Commune de Paris, les débuts de la Révolution russe, de la Révolution espagnole, les expériences yougoslave, cubaine et algérienne. Le livre « l'Unique et sa Propriété » a été réédité en 1960, a réhabilité cette source d'énergie révolutionnaire qu'est l'individu, l'Unique, ignoré par la dialectique hégélienne et le socialisme autoritaire. « Stirner en veut tout particulièrement à la morale sexuelle. Ce que le Chris-

Un des inspirateurs d'E. Armand, Max Stirner (1806-1856), dont le titanisme « a machiné contre la passion », les apôtres du laïcisme le reprennent purement et simplement à leur compte. Ils se refusent à entendre les appels de la chair ». Ce n'est pas tout : « Stirner devançant la psychanalyse contemporaine, observe et dénonce l'intériorisation. Dès l'enfance les préjugés moraux nous ont été ingurgités... On pousse les jeunes en troupeau à l'école afin qu'ils apprennent les vieilles ritournelles et quand ils savent par cœur le verbiage des vieux, on les déclare majeurs... Les vrais séducteurs et corrupteurs de

(1) « Idées », N.R.F., 192 pages. Prix : 2,90 F.

la jeunesse, ce sont les prêtres, les parents qui « embourbent les jeunes cœurs et abêtissent les jeunes têtes »... Stirner découvre aussi, dans sa réhabilitation de l'individu, le subconscient freudien... Et l'on entend à travers ses brillants aphorismes comme un premier écho de la philosophie existentielle » (p. 33 et 34).

L'autonomie secrée de l'individu sera garantie solennellement par les anarchistes espagnols à la veille de la Révolution de juillet 1936. « L'éternelle aspiration à l'unité, écrira Diego Abad de Santillan, s'exprimera de mille manières : l'individu ne sera pas étouffé par un quelconque nivellement... » (p. 39). La C.N.T., soucieuse de sauvegarder l'autonomie des « groupes d'affinités », n'omet pas, à Saragosse, de se pencher sur le sort des groupes de naturistes et de nudistes, « réfractaires à l'industrialisation » (p. 142).

Sans prendre position sur les thèses de l'anarchisme, tous ceux qui cherchent à satisfaire les aspirations infiniment variées de l'homme souhaiteront voir cette tendance du socialisme reprendre sa place dans le mouvement ouvrier.

« Son état permanent de révolte conduit l'anarchiste à ressentir de la sympathie pour les irréguliers, les hors-la-loi, à embrasser la cause du forçat ou de tout autre réprouvé » (p. 16). Le réprouvé fût-il « de Sodome et Gomorrhe », pourrait-on dire à l'intention de Georges Brassens, l'anarchiste, qui a gâché par un mot de bedeau sa belle chanson : « Les Copains d'abord ».

Si le régime stalinien avait respecté l'autonomie de l'individu, André Gide n'aurait pas eu à écrire son « Retour de l'U.R.S.S. ».

SERGE TALBOT.

DEUX CAVALIERS DE L'ORAGE (1)

de JEAN GIONO.

Aimez-vous les westerns, qu'ils soient ou non psychologiques? Si oui, vous aimerez ce livre.

La descriptions des vies tumultueuses, violentes et non sans quelque parti pris hors série, des deux frères Jason — Marceau et Ange, également appelé Mon cadet présentent plus d'un trait qui les apparente à ce genre de film.

Quant à moi, ce n'est pas vers ce genre de littérature, pas plus que vers les films de cowboys que vont mes préférences. Un peu trop de cirque sans doute.

(1) Gallimard. Prix : 13 F.

Mais il y a des fervents et je chercherai pas à les détourner de ces goûts — au demeurant bien innocents.

Comme dans bon nombre de films, les deux hommes — qui de surcroît sont frères, éprouvent l'un pour l'autre une étonnante, exclusive, accaparante affection, plus proche de la passion que d'autre chose.

Ce penchant peut aller jusqu'au meurtre d'Abel par Cain, au travers de maintes bagarres, beuveries, chevauchées et péripéties rustiques et brutales.

Chanson de geste (et de gestes) dans tous les sens du terme d'où l'on ne peut manquer de reconnaître un des thèmes familiers du cinéma américain et de ses suiveurs.

Et il est difficile de croire qu'en écrivant ce roman, Giono n'ait pas envisagé plus d'une fois sa transposition à l'écran. Les producteurs reculeront devant le ragout de l'inceste.

Ce pigment est un peu fort pour notre vertueuse époque et nos réalisateurs — on le sait du reste — sont loin de pouvoir se permettre la liberté de ton et d'allure de certains étrangers.

On sait le scandale de *La Religieuse*, parfaite pierre de touche de la tartufferie du régime et de son arbitraire (N.B.).

En outre, si l'on veut à tout prix une « happy-end » il faudra modifier le dénouement, ce qui est jeu d'enfant pour réécrire!

Il y a peu, avec l'adaptation d'*Un Roi sans divertissement*, devenu à l'écran *La Poursuite*, Giono avait fourni l'argument de base d'une œuvre complexe, insolite, et à plus d'un titre attachante. Son passage dans les salles a été à ce point discret et rapide que bien peu de spectateurs ont pu la voir. C'était cependant un film honnêtement joué et mis en scène dans de beaux sites naturels. Mais qu'advient-il aujourd'hui d'une production lorsqu'elle ne dispose pas d'un pléthorique budget de publicité et d'un lancement rappelant l'exaltation des marques de lessive ou des schampoings inspirés?

Dans les *Deux Cavaliers*, il faut, comme d'ordinaire avec Giono, entrer dans les méandres d'un style assez particulier et pour tout dire volontairement désuet.

Le temps est comme suspendu et si « Mon Cadet » ne faisait pas à un moment son service militaire, si une fois, on ne parlait de train et d'auto, on pourrait ainsi bien se croire sous la Restauration ou sous le Second Empire.

Je ne reviendrai pas sur les réserves faites plus haut, que me paraît appeler ce style.

Mais ceci dit, il convient de rendre hommage à la virtuosité certaine de Giono, à ses dons de description, d'animation, à la fureur de vivre qu'il insufflé à ses personnages.

Les Arcadiens ne trouveront pas, à l'exception d'un bref passage, dans ce récit mené tambour battant les scènes évocatrices qu'ils espèrent peut-être.

N.-B. — Il est à craindre si l'on voit jamais le film de révolte qu'il ne déçoive, mais le voici assuré d'un large public!

Tout y reste fort chaste et les étreintes demeurent fraternelles — Si les héros partagent le même lit, c'est pour y dormir.

Le ton reste donc pudique, mais le climat est passionné.

L'attitude des deux frères envers les femmes (leurs femmes), leur admiration mutuelle sans parler de l'étrange lutte à mort où chacun fini par écraser le sexe de l'autre en constituant autant de preuves.

Souhaitons à tous ceux qu'attire ce genre d'Iliade rurale d'agréables moments.

SINCLAIR.

A PROPOS DE TROIS ROMANS

Je pense l'avoir déjà écrit : il est de mode de persiller un roman d'un ou plusieurs passages mettant en scène un homophile, en effleurant peu ou prou un thème propre sans doute à appâter le chaland.

Nous ne tomberons pas dans ce panneau et il vaut mieux ne pas attendre grand chose de vues aussi cursives.

On survolera ces œuvres qu'un souci d'information peut-être excessif nous pousse à mentionner.

La première, et sur le plan littéraire, la plus attachante, est due à l'auteur des « *Pianos mécaniques* », H.F. Rey. Elle porte un titre assez beau, « *Les chevaux masqués* » (1).

Un cheval masqué c'est celui du picador à qui l'on bande un œil pour lui éviter de voir venir le taureau; c'est-à-dire la mort. Ainsi des hommes, etc...

Le roman se lit d'un trait et bien que copieux sans lassitude. Infime est la part faite à l'homophilie et son représentant (si l'on peut dire) odieux. C'est le surveillant général d'une institution privée qui accueille surtout des caractériels. Il a déjà eu des histoires qui l'on obligé à quitter Madagascar. Or, si l'on en croit maints témoignages, dans cette île fortunée il est très malaisé de s'attirer la réprobation pour ces mœurs. Passons... Il finit par violer et tuer un de ses jeunes élèves qu'il était chargé de surveiller — puis — ô comble de facilité — se pend! Ainsi résumé, c'est aussi sommaire que révoltant mais ce serait une erreur de juger l'ensemble du roman sur un épisode d'une psychologie aussi rudimentaire.

Le livre est assez captivant et les autres personnages sont vivants et assez fouillés — notamment le directeur de cette étrange boîte à soupe : Bron.

(1) Robert Laffont. Prix : 18 F .

Virgile, Brutus, Cicéron, Tibère, Hadrien... des grands hommes sont... pédérastes, parce qu'ils ne conçoivent pas..., qu'il soit contraire à la raison de l'être... ils (le) sont... sans y penser... Rome nous rappelle que suicide et pédérastie sont faits communs chez les hommes parfaitement équilibrés, et l'honneur de leur pays ».

Neuf ans plus tard — franchise plus complète encore — il revient sur cette notion de la normalité du phénomène homosexuel — et sur le suicide. Il faudrait citer le texte tout entier. Malheureusement, il comprend deux pages. Je me contenterai d'en extraire quelques lignes : « Quant à l'action du minoritaire sexuel, elle n'est jamais, elle, un cas de déficience nerveuse. On parle... de « guérir » les homosexuels. Il faudrait plutôt guérir le cerveau de ceux qui croient qu'il y a lieu de guérir les homosexuels... » Cette action est-elle le suicide? Il y a ici une équivoque, éclairons-la par ces phrases : « On se suicide par peur de ce qui va être, et il faudrait fouetter jusqu'au sang les gens qui osent flétrir cette peur, quand eux ils n'ont rien à craindre ». « Le suicide a en commun avec les actes des minoritaires sexuels le fait d'être un faux délit... La société a faim de délits... » Et que dire de « cette case défaillante du cerveau de l'homme, d'où il tire des interdits terribles au petit bonheur? ».

Mais l'homosexualité, honorée par Montherlant, implique l'estime en l'être aimé, le naturel et — comme vous avez vu — la virilité, le rejet des complexes. En un mot, il nous demande de posséder la qualité de cœur (au sens ancien : le courage d'assurer dignement notre homophilie). Cette « qualité... un des grands mystères de l'homme... est le caractère des êtres qui, toute question d'intelligence, de culture, de classe sociale mise à part, ne réagissent jamais mal. Ou, s'ils ont agi un peu mal, s'en aperçoivent assez vite, et s'en excusent ».

Et ailleurs, cette confiance : « J'ai cherché avec patience la petite part de lui qui permettrait qu'il fût aimé ». Cependant, ce très beau livre, où les citations de grands auteurs et poètes antiques, arabes, français, anglais accompagnent et illustrent les réflexions les plus variées de Montherlant, reprend surtout les thèmes de l'imposture, de l'alternance (mort-vie; action et rejet de l'action) et s'il traite du Pouvoir, les citations de ses propres œuvres à l'appui, c'est pour écrire, par exemple : le courage n'est pas nécessaire « quand on est soutenu par une passion ». Et le goût du pouvoir est, certes, une passion ».

Ecrits entre 1958 et 1964, ces textes évoquent, par le biais d'« opinions politiques », citées sur notre Chef d'Etat : voici ce monsieur qui, en 58, lui donnera sa voix pour une raison fort judiciaire : « Il est grossier, il dit « merde » tout le temps. Ça doit être un lapin. Je voterai pour lui. « Hostile à la guerre, il reproche à Péguy son « Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés » (« il ne faut rien moins qu'avoir donné sa vie pour effacer l'odieux des vers... »); anticolonialiste, il s'indigne de lire dans un journal belge certaines lignes (« Montherlant, qui n'est pas suspect d'anticolonialisme... ») et parle de l'ignominie du comportement des Français au Maroc.

Sur l'église, ses mots : « Une main tendue pour mendier; une main tendue pour griffer » et « Séparation de l'Eglise et de l'Etat? Mais ils s'entendent si bien sur certains points. Leurs deux gestes essentiels : l'Eglise, mentir et tendre la main; l'Etat, mentir et prendre de force ». (observations recueillies de la bouche d'une protestante).

Tout cela, en apparence, nous écarte de l'homophilie, penserez-vous. Eh bien, non! Il y a un an, dans **Arcadie**, j'ai publié le texte d'une conférence sur le thème des limites et des possibilités de l'homophile dans notre société présente. Je m'excuse de rappeler mon propos, qui était celui-ci : toutes les formes d'oppression et d'exploitation se rejoignent; toutes les formes d'imposture aussi. Imposture politique, religieuse, militaire, scientifique, littéraire et philosophique.

Montherlant ne nous dit rien d'autre. Certes, on peut émettre une ou deux réserves (fruit de certaines contradictions?), en toute amitié et admiration. Mais, dans l'ensemble, l'auteur qui a écrit, entre nombre d'autres réflexions : « Cette terrible indifférence de l'être pour l'être, proche de l'assassinat », ne saurait, nous, Arcadiens, nous laisser... indifférents. Et : « Un être avec qui l'on couche vous rend l'humanité, il est... le délégué de l'humanité entière ».

Encore une ou deux citations : L'une est tirée des « Carnets » précédents. Je l'adresse à certains d'entre vous, que la vieillesse fait souffrir : « Les vieillards meurent parce qu'ils ne sont plus aimés ». L'autre est extraite de l'année 1964. Montherlant, qui a rendu hommage au quadragénaire en amour (il est le seul à en connaître le prix et la beauté), s'explique sur son hostilité à la jeunesse : « Qu'on ne se trompe pas à ma hargne contre « nos jeunes » (et d'observer qu'il y a jeunesse et jeunesse). Puis : « C'est l'adulte qui fait la jeunesse qui prétend... (Celle) qui échappe à la flatterie intéressée de l'adulte est très digne d'être respectée et aimée ».

Enfin, pour terminer, je mentionnerai les belles pages, consacrées à l'Espagne et à la tauromachie, passions de toute une vie, et qui a si bien inspiré l'auteur du « **Cardinal d'Espagne** » et de l'admirable « **Cahos et la nuit** ». Bref, amis arcadiens, ce « **Va jouer avec cette poussière** », même au prix de certaines répétitions (qu'importe!), lisez-le. Et, dans un moment désespérant comme celui d'aujourd'hui, vous y puiserez réconfort, et vous vous sentirez aussi un peu mieux dans votre peau. Et malgré l'usure du temps, qui nous affecte tous, vous sentirez-vous heureux. Un instant de bonheur, est-il jamais payé trop cher?

ANDRÉ CLAIR.

THÉÂTRE

LES PARAVENTS

de JEAN GENET.

A la fin d'une saison théâtrale plus qu'à demi morte, qu'un des nôtres, aidé par les pouvoirs officiels et le prestige d'une Compagnie célèbre crève (1), avec un génie certain, les paravents du conformisme, de la routine et du médiocre, autrement durs à percer que ceux que ses personnages franchissent sur une scène autrefois bercée par les ronronnements de la tradition, voilà qui doit nous donner autant d'orgueil que les lauriers déposés sur le front d'un Jean Cocteau ou d'un Montherlant.

Ce n'est pas qu'à ce titre, qu'on pourrait qualifier de raciste, que la pièce de Jean Genêt nous touche mais surtout parce qu'elle trahit, que dis-je? parce qu'elle proclame l'amour de la beauté virile dans la mesure même où le drame homophile n'est pas son propos et qu'elle est d'Arcadie comme la musique de Debussy est d'Ile-de-France, la peinture de Rembrandt des Flandres. Elle en est comme le style même est de l'homme.

Ce n'est pas la première fois que M. Genêt essaie d'abattre une civilisation qu'il n'aime guère parce qu'elle ne respecte plus le cérémonial par quoi toute vie personnelle s'impose à elle-même, tout plaisir se fortifie et s'améliore. Ici, dans une Algérie travaillée par la guerre, c'est les remous de deux civilisations qui l'intéressent, pour constater, avec tristesse et colère, que la dernière en date et, selon lui, par conséquent, la moins authentique, la moins riche, l'emportera de toutes façons, puisque l'autre ne tend à rien de moins qu'à l'imiter et non à la remplacer. C'est l'esprit qui triomphera, pour Jean Genêt, c'est-à-dire la grammaire, la langue, ce qu'il y a de plus essentiel, la poésie, jusqu'à ce que toutes les civilisations se rejoignant, elles s'appauvrissent toutes en s'annulant. Là encore les paravents seront dérisoires et s'ouvriront finalement sur la mort puisque, selon lui, on ne vit que par ses péchés, c'est-à-dire par ses excès.

Ces idées sont illustrées par une compagnie de légionnaires commandée par un capitaine intelligent et un peu cynique qui, comme M. Genêt lui-même, prétend que la beauté est la force principale des armées. Cette compagnie recherche le beau Saïd, un arabe qui serait l'âme et le symbole de la Résistance. Sa beauté, son héroïsme presque mythique, proclamés par une mère sublime et

(1) Théâtre de France-Odéon.

une femme masochiste, finit par énerver les chefs et les soldats comme le trop beau compagnon d'une cellule de prison. C'est qu'eux et lui sont prisonniers de la Gloire qu'il faut, coûte que coûte, conquérir.

Pour finir, la mort les réunit tous et l'on s'aperçoit alors que le jeune Saïd, tel un personnage de Sartre, avait trahi son pays. On s'en aperçoit au moment où il n'y a plus de pays, s'il y a encore des hommes et des femmes. Pour Jean Genêt, l'érotisme est seul plus fort que la mort dont la danse ressemblerait assez à un immense Magic City.

Bien entendu, on ne peut que simplifier une pièce aussi riche en symboles et en poésie que celle-ci et, en quelque sorte, la reconstruire un peu à sa manière.

On s'est scandalisé du style de la pièce, et surtout, de l'attitude systématiquement grotesque qu'on voit prendre aux colons et aux officiers sur une scène nationale. Il est difficile de dépeindre la chute de l'Empire romain sans choquer les Romains, de combattre les conventions, qui ont pu être respectables, sans un style révolutionnaire qui risque, lui aussi, du reste, de créer des poncifs. Pour l'instant, il s'agit encore d'un style et d'une éthique, celui et celle de Jean Genêt qui atteignent parfois au sublime dans l'ordure, comme le style Saint-Sulpicien peut atteindre la bassesse d'une autre manière. Le beau, l'inquiétant Saïd, qui mêle en sa personne l'équivoque des victimes et des bourreaux, l'officier qu'il finit par tenter plus qu'une fille de bordel, ces demoiselles accourues de Mayence ou de Maubeuge pour vivre de leurs charmes, leur Reine, Madeleine Renaud, sublime comme la reine des abeilles dont les hommes seraient les fleurs et qui, elle, meurt parce qu'elle a respiré, après trente ans de claustration, l'air pur de la campagne, la mère, sortie d'Euripide, la femme de Saïd qui tire son orgueil de la laideur même, toute cette centaine de personnages apparentés à Breughel et à Ghelderode n'ont joui, comme nous tous, que par peur de la mort, celle de leur pays comme leur mort physique. Ils s'aperçoivent, quand ils ont crevé le mince paravent, que c'était leur vie, cette peur, comme c'était leur péché, ce que nous appelons tel, qui les tenait debout et que si nous avons peur de la mort c'est qu'elle n'est rien.

Il y a une autre leçon à tirer pour les esprits qui s'attarderaient aux valeurs patriotiques traditionnelles, c'est que la vraie victoire n'est pas sur le terrain mais dans les esprits et que si les Arabes ont conquis leur indépendance, nous leur avons laissé un germe de cartésianisme qui les dévorera comme nous et que, d'ailleurs, ils arrivent à cette indépendance au moment où elle n'a plus guère de sens.

La vraie victoire reste à l'Esprit. C'est en cela que cette pièce, s'arrachant à l'humus et à la scatologie, j'allais dire à la mythologie propre à Jean Genêt, mais se nourrissant d'elle comme une rose d'un splendide fumier, brille de tout son éclat sur sa tige épineuse. Si elle peut encore un peu nous choquer c'est parce qu'on l'a plantée dans un canon de fusil encore fumant.

Le tandem conjugal Madeleine Renaud - Jean-Louis Barrault s'en donne à cœur joie à ce Soulier de Satin — moitié soulier, moitié babouche — mis en scène avec une précision admirable qui, avec la beauté du texte, est la force éternelle du théâtre tel que nous en verrons de moins en moins, hélas!

ANDRÉ DU DOGNON.

JERZY KOSINSKI

L'OISEAU BARIOLÉ

« Pitié... Violence... Amour... »

Ed. Flammarion — 245 p. — 15 F.

ROGER PEYREFITTE

« UN AMOUR »

A PARAÎTRE EN OCTOBRE 1966

Commander dès maintenant les Editions originales

(Arches - Lana - Alfa)

RELIURES

1965-1966

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

— 378 —

Pour vos Achats et Ventes immobilières

STUDIOS-APPARTEMENTS

AVEC OU SANS STANDING

PARIS ET BANLIEUE

60 % de prêt sur 3-6-9 ans

Prendre rendez-vous avec M. DE MONGALON
qui vous recevra personnellement

Téléphone : 222-74-20 (6 lignes groupées) ou BAB. 82-50

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de **BOBINO**

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table